

Les religions et l'Europe

Mots clefs : solidarité ; moi ; identité ; autre ; altérité ; europe ; mondialisation ; dialogue ; religions ; histoire.

Antoine Arjakovsky a ouvert la séance en précisant qu'elle est consacrée au religieux dans les identités européennes, aux rapports entre l'Europe et les religions du point de vue chrétien mais aussi du rôle des juifs et des musulmans dans la construction européenne.

Il a présenté les deux intervenants.

Gabriel Nissim, frère dominicain, prêtre depuis 1962, a passé de nombreuses années en Afrique et depuis 1994 est consultant auprès du Conseil de l'Europe où il représente notamment la Conférence des ONG et, à ce titre, a été au confluent de rencontres interreligieuses notamment celle organisée à Bakou sous l'égide du Conseil de l'Europe.

Jean Mouttapa dirige la collection « Spiritualités » aux éditions Albin Michel et travaille sur l'histoire des relations entre les juifs et les musulmans en Europe avec Benjamin Stora et Abdelwahab Meddab.

Gabriel Nissim a précisé que son exposé avait pour objet le christianisme et la construction européenne depuis 1945 plus particulièrement au sein de la Communauté européenne et du Conseil de l'Europe chargés de promouvoir la Convention européenne de sauvegarde des droits de l'Homme et des libertés fondamentales, la démocratie et l'état de droit sous le contrôle de la Cour européenne des droits de l'Homme.

La construction européenne a été très singulière puisque pour la première fois des peuples souverains se sont unis et le christianisme a accompagné les différentes étapes de cette construction.

La période 1945-1950 a été celle de la réconciliation franco-allemande fortement soutenue par les démocrates-chrétiens et qui doit beaucoup au christianisme.

Les années 1950-1989, période de la guerre froide, ont favorisé l'unité et la solidarité ouest européenne autour de la démocratie et des droits de l'Homme. Le christianisme en a bénéficié même si les guerres de religion restaient présentes dans les consciences. En 1988, Jean-Paul II rappelait les frontières entre la culture et l'être. Cette distinction est très importante car elle explique la façon dont le religieux s'inscrit dans l'appartenance, c'est-à-dire j'appartiens à une culture, à une nation, à une ethnie ou bien dans l'être ce qui signifie je cherche la vérité pour moi ce qui a des incidences dans le domaine de la culture.

Aujourd'hui le constat peut être fait d'un retour à l'appartenance. Il faut donc trouver une nouvelle manière de modeler culture et société et prendre en compte tout à la fois le besoin de sacrifier sa religion en se référant à une transcendance et les identités menacées qui cherchent un secours dans la religion. Aujourd'hui, dans une Europe démocratique et pluraliste, il y a un consensus sur le principe de laïcité mais pas à la française et les églises doivent accepter de s'interroger sur les questions de droits de l'Homme et de démocratie.

La période 1990-2008 est marquée par une européanisation plus grande avec l'arrivée de pays de l'Europe centrale et orientale. La politique voulue par le Président Delors et l'encyclique *Ecclesia in Europa* de Jean-Paul II n'ont pas réellement porté leurs fruits. L'Europe n'est plus perçue comme porteuse d'avenir et l'attention se tourne vers le conflit Europe-Islam. Les attentats du 11 septembre auront cependant pour effet de mettre en lumière le rôle du religieux et sont un révélateur.

Actuellement, le problème majeur pour l'avenir de l'Europe et de l'humanité c'est le rapport du moi avec l'autre car il y a un risque d'une orientation vers un individualisme exacerbé. Les droits de l'homme deviendraient d'abord des droits du moi et la démocratie une série de revendications catégorielles plutôt qu'un bien commun. Ce risque de défiance se conjugue avec des crispations identitaires liées à la mondialisation. Face aux évolutions sociétales, les religions doivent se mobiliser car même si elles ne sont plus attendues elles demeurent une source d'inspiration sur les questions d'environnement, celles liées à l'anthropologie, à l'économie, au pluralisme culturel. Les Eglises doivent prendre acte des souffrances des personnes humaines et les accompagner. Elles doivent participer au débat public et apporter leur contribution à la recherche de voies d'humanisme, se mobiliser pour faire en sorte que chacun exerce ses responsabilités à l'égard des autres, que la solidarité, le bien commun soient des valeurs essentielles.

Le rapport du moi à l'autre c'est notamment l'économie. Face à l'argent roi, les Eglises doivent mettre l'Homme au centre de l'économie. L'homme n'est qu'un gérant de ses biens. Ce qui est essentiel c'est le bien commun et la solidarité ce qui explique l'importance qu'il convient d'accorder à la doctrine sociale de l'Eglise dans le contexte de la mondialisation.

Face à la mondialisation, les pays européens doivent apprendre à vivre ensemble malgré la pluralité des cultures religieuses. Le rôle central des religions est de favoriser les ressemblances. Le Pape à Strasbourg devant le Conseil de l'Europe a insisté sur la nécessité de la transversalité et du dialogue.

Les Eglises doivent réapprendre une théologie de l'autre et l'intégrer dans les formations religieuses. Comme le disait Jésus, la seule grande force du monde c'est l'Amour.

Jean Mouttapa a mis en valeur la nécessité de rechercher dans quelle mesure nous avons perdu notre identité et ce qui fait peur dans l'altérité. Quelque chose ne fonctionne pas dans le dialogue interreligieux car souvent ceux qui sont engagés dans le dialogue judéo-chrétien sont discrets sur les sujets qui fâchent et, de plus en plus, on constate que les personnalités ne réagissent pas aux dérives langagières qui transforment une opposition à la politique israélienne en une à remise en cause de l'Etat hébreu, un antisémitisme à un antijudaïsme, à un antisémitisme.

Des initiatives individuelles telles que le voyage organisé à Auschwitz avec des représentants des églises catholique, byzantine et des juifs, des musulmans arabes et palestiniens sont sources de dialogue et de fraternité et manifestent un universel de l'homme plus profond que celui des religions. Il faut cependant aller au-delà. Des outils de sciences humaines, de pédagogie sur le long terme doivent être développés sur l'histoire de l'autre, sur l'histoire des mentalités pour faire comprendre ce qu'il y a de moi dans l'autre, ce qu'il y a de l'autre en moi. Une ancienne vision historique est à refonder ne serait ce, par exemple, que pour mieux intégrer la pénétration de la culture de l'islam en France et réciproquement.

Cet enseignement nous permettrait de faire comprendre que l'altérité nous habite depuis qu'une identité européenne est née et que ma propre identité s'est élaborée en relation avec l'autre. La culture française est en son fond interculturel et cette histoire, en dépit des travaux récents, est bien loin d'être achevée.

Les participants ont relevé l'importance attachée à la philosophie de l'altérité au cœur de la culture européenne qui doit construire un monde commun tout en s'interrogeant sur sa relation avec l'identité, sur les moyens à mettre en œuvre pour redécouvrir notre altérité. La théologie de l'altérité ne suppose-t-elle pas que le but soit la construction d'un monde commun ? La question sur l'âme de l'Europe n'est-t-elle pas celle d'une évangélisation de l'Europe si elle veut exister comme telle alors que la situation dans le monde islamo chrétien depuis les années 1980, la perception des relations avec l'Europe a changé et que son existence en tant que tel est basée sur le rejet d'un monde dominé par la voie de l'Islam.

La question a été également de savoir si nous nous trouvons dans la transcendance ou dans l'immanence et le constat a été fait de l'effritement de la transcendance. Certains se sont interrogés sur la capacité des instances européennes à parler de la transcendance.

Comment s'articulent l'origine méditerranéenne et l'origine chrétienne de l'Europe ? Quels moyens une religion peut-elle mettre en œuvre pour aider à penser la solidarité et le commun ? Ne faut-il pas savoir ce que nous sommes quand nous allons vers l'autre ? Le monde arabo-musulman n'a-t-il pas aujourd'hui une autre perception des rapports avec l'Europe ? Quels sont les facteurs qui ont contribué à l'effritement de la transcendance ? Que peuvent les églises dans un monde sécularisé ?

Jean Mouttapa a précisé : le sacré est nécessaire que l'on soit dans l'immanence ou dans la transcendance. Une tradition ne vaut que si elle est capable de transmettre aux autres et le partage des différentes altérités peut conduire à la transcendance. La théologie de l'altérité est très présente dans le Christianisme mais les chrétiens doivent travailler à apporter cette pensée de l'autre ; la philosophie judéo-chrétienne c'est je suis humain que si je me nourris de cette part d'humanité qui me manque. Elle s'est aussi exercée vis-à-vis de l'Islam mais, confrontée à de très nombreuses altérités, elle s'est traduite par une bienveillance qui n'était pas égale pour tous et a donc produit des effets pervers.

Gabriel Nissim a souligné que la théologie de l'autre ne doit pas être confondue avec la théologie de l'altérité car l'on peut vivre l'altérité même si l'on n'a pas d'identité et que toute identité est plurielle et évolutive. Dans un contexte mondialisé, il est fondamental de réfléchir qui on est mais c'est à partir de quelque chose en moi que je retrouve quelque chose dans l'autre. L'altérité fait partie de notre histoire mais actuellement il est très difficile de revenir à un développement de la connaissance historique autrement que par des réunions ponctuelles. La transcendance s'impose à moi à travers le visage de l'autre comme le disait Vaclav Havel mais elle s'effrite du fait notamment que j'absolutise le moi et mes droits.